

LES BOUSSOLÉS

David Vesper

C'est un temps qui ne survivra pas. Toutes les civilisations ont une fin, même les plus fines, les plus profondes, les plus colorées : les mystérieux de l'île de Pâques, les Égyptiens des pharaons, les Grecs-en-sandaless, tous ces astrologues d'autres temps, prophètes dans les étoiles, balayés par les poussières machinales des jours qui passent et défilent comme les pages d'un livre sacré tournées par les doigts sales d'ignares injustes. Il aurait été fou que la nôtre, de civilisation, soit infinie et immortelle, qu'elle devienne alors la civilisation des civilisations, l'intouchable sur son trône protecteur. Bien sûr, il est très aisé de l'oublier, de ne pas avoir les yeux en face des trous de balle béants dans le cœur même de notre monde fini : on danse autour du divertissement et de l'oubli comme on le fait autour d'un feu de camp, on fonce au cinéma avec du pop-corn qui colle au palais, on n'a jamais le temps de rien sans ne jamais rien faire, on estime accorder une faveur en acceptant une invitation, on conduit des automobiles métallisées gonflées d'options – ronce de noyer ; stéréo avec égalisation personnalisée (les basses bien fortes) et prise USB intégrée pour y brancher l'iPad programmé en *shuffle* et virevoltant ainsi entre des ondes toutes plus abrutissantes les unes que les autres, etc. –, on ne se rend pas compte, on se sent protégé, au présent ! Au présent... *Carpe Diem*, quoi... Sous la couette, on rigole un peu, on se dit que c'est agréable la pluie qui tombe, on est mignons... insouciant ! Et puis finalement ce n'est pas ici la vie. Et puis un beau matin, c'est terminé, le Ciel lui-même n'a plus la force, le courage de fermer les yeux, si l'on peut dire, de supporter cette crasse qu'il a sous le nez depuis des décennies, alors il tourne lui aussi, il tourne pour nous réveiller, et il échoue, alors il souffle, il peste, il pleure sur cet engourdissement invivable, sur cet aveuglement d'écrans, de politique, de sons, de « progrès », de sciences, de copains, de jeans bleus, de « soirées », de moralisateurs nuls... et puis, résigné, il détourne le regard en abdiquant : « qu'ils crèvent ! » crie-t-il en bourrasques de vent mauve.

Trop c'est trop, surtout quand il n'y a rien. Toutes les clairvoyances s'épuisent, petit à petit... On le sent bien : l'arène pour nous, c'est Paris. Pas question de se défilier. Enfin un peu d'action dans cette ville endormie. Paris ne brillait plus depuis bien longtemps, elle était toute grisâtre, grise comme de la poussière, privée de vie en cendres étouffantes. Elle paraissait n'attendre pour sursauter qu'un événement explosif. Sa petite ceinture, toutes ses ceintures, chargées à fond. C'est le 13 novembre que c'est arrivé ! Surprise d'avant-Noël... Paris sous les feux d'artifice, recouverte de sang ! Tant de nuages se sont fait pleurer, siècle après siècle, les 13 novembre, entre la création brutalement géniale par Monet (dont Rodin et lui se fantasmaient une naissance commune ce jour précis !) d'*Impression soleil levant*, la mort de son ami Pissarro et celle du créateur du *Voleur de bicyclette*, film qui disait déjà tout du désespoir de l'homme moyen, de la beauté puissante et cruelle de la perte, de celle même de l'objet le plus banalement proustien du monde...

C'est au beau milieu de cette ville noire que s'est, plus que jamais, raffermie en moi la vocation – pire encore, la conviction – qui germe depuis déjà bien longtemps : mon rôle – parce que justement j'en avais un – devenait non seulement plus sûr mais

surtout plus clair – tout n'est toujours qu'une question de clairvoyance et d'effort pour la rendre juste. C'était moi et pas un autre! Toute une jeunesse sur les épaules, merci du cadeau! Le cocktail explosif, je le comprends maintenant: c'est une question de jeunesse, d'initiateur et de lieu. Les rassembler par la littérature, c'est un devoir, et c'est à moi de le faire, parce que les jeunesses du monde en meurent, parce que la désespérance commune à tout un univers, d'une extrémité à une autre – celles du globe, par exemple – doit s'évaporer aussi autrement qu'en poudre de balles: en mots, donc en cris, et qu'il faut, pour dire ces mots, le plus désespéré, le plus sincère, le plus lucide, le plus vivant et donc, logiquement, le plus rempli d'espoir des jeunes: celui qu'on devrait alors appeler l'Espéré. Creuser tout au fond. Faire partie de cette jeunesse française sans écrire sur sa propre mort – et comment lui survivre – en lui mettant à dos, ou en face, le bouillonnement d'autres jeunesses – armées différemment – qui, elles, viennent aider à son suicide-extinction, ce serait criminel. Et comme on le sait si bien, les artistes doivent être des terroristes et les terroristes sont tout sauf des criminels. On a tout dit sur ces attentats, en tout cas c'est ce que clament les blasés-faciles, les jaloux-lâches, les fainéants. Démocratie, barbarie, frappes, vengeance, justice, punition... oui... mais jamais réellement « jeunesse ». L'élément central de cette mouvance infinie, le grand panneau indicateur au milieu de ce carrefour civilisationnel, c'est la génération! Ma génération! Divisée en monstre à plusieurs têtes, elle se déploie aujourd'hui sans que personne ne la remarque: les fusillés – les « génération bataclan » – ont la vingtaine; les explosés – de Daech – ont la vingtaine aussi et les témoins privilégiés de cette révolution bouleversante, c'est-à-dire ceux qui ont Vu vraiment et qui auront à vivre non seulement avec, dans, mais de ce monde: nous avons vingt ans encore. Cette métaphysique de la ressemblance, de l'envie, de la jalousie, cette fraternité par racines parfois, et plus souvent cette haine justifiée et viscérale, qui tissent les liens en fils invisibles entre les incarnations de cette génération qui joue le premier rôle dans le film de l'aube d'un « autre chose » et le crépuscule – non pas entamé mais terminé – d'une civilisation, n'ont pas été senties, discutées et encore moins écrites: voici. La jeunesse n'est pas l'avenir du monde mais sa fin.

MON ROYAUME POUR UNE GALERIE

Du 15 septembre au 30 novembre 2015, j'ai vécu les semaines les plus folles, riches et miraculeuses qu'un jeune homme, avec des sentiments d'artiste en plus, puisse s'imaginer, en rêve, vivre un jour. Alors, il faudra raconter et raconter encore: on a filmé un peu pour graver les flux. Il s'est agi d'une galerie aux pouvoirs magiques. S'il est crucial que je retranscrive, au moins un peu, déjà, ce passage temporel de ma vie, c'est non pour dire à quel point c'est, à Paris, la bulle, le lieu unique où la vie passe, mais pour souligner plutôt l'importance du Lieu en lui-même, pour les jeunes gens. La jeunesse n'a plus de maison et une jeunesse sans maison c'est une jeunesse sans fondations, sans confort. La politique se perd autour de cette question en la transformant en problème identitaire matérialiste et en réfléchissant à comment à la fois catégoriser tel ou tel bonhomme et rassurer le peuple, pense-t-elle, en lui offrant les moyens de se sentir, lui, identifié. La politique ne comprend pas que c'est justement l'identité qui fait souffrir et que la jeunesse suffoque de porter sur ses épaules même quand elle la loue, et qu'elle essaye sans exceptions de s'en délester pour se retrouver ailleurs: ce ne sont pas les voiles qui sauvent les âmes mais le bateau, autrement dit: la maison. L'arche de Noé avançait sans mât! L'horizon suffit. Ce sont tous ces paumés, ces perdus, ce sont ces désespérés qu'on voit errer dans nos rues, dans nos bars et nos écoles, ces remplis de certitudes, de rires faiblaris, de gauchisme hypocrite, de rage rentrée, d'absence de vie sexuelle, d'un trop-plein mauvais de sale sexe raté, ces mégalos aveugles, ce sont tous ces déboussolés qui n'ont plus de maison et qui, sous le toit d'une France – parce

que c'est surtout la France – à la charpente pourrie qu'ils se forcent à aimer, nous font de la peine et nous brisent le cœur pendant des années, à nous, leurs frères, dit-on. Et alors puisque tout est une histoire de fratrie, on a fini par se sentir dégueulasses avec, aussi désespérés que ces maussades jeunots : la ruine environnante, ce n'était pas le plus dramatique quand on devait assumer d'être les frères de ces ordures. Grandir dans un cimetière avec comme compagnons de deuil des cadavres ambulants, des décapités du cœur qui pensent que vous adorez qu'ils vous passent le bras sur l'épaule, ce n'est pas la grande joie ! Surtout quand on porte des costumes comme les miens... Mais enfin, le lieu...

Nous l'avons trouvé, nous, ce lieu ! Trouvée, la maison. Mieux encore, nous l'avons construite. Et à l'intérieur de ses murs, on a pu expérimenter, comprendre l'importance de briser l'éternelle solitude : c'est le miracle que j'ai ressenti : oh, j'avais bien un frère mais le sang ne soulage pas le cœur, il le fait battre, c'est tout de même une différence fondamentale, et moi je ressentais le besoin, petit, qu'on me le soulage, et puis ça m'est passé... C'est passé parce qu'en grandissant, je me suis fait, comme on dit, une raison. N'est-ce pas terrible qu'un jeune garçon d'à peine dix ou douze ans se retrouve à considérer le bien que cela pourrait faire à son cœur de cesser d'espérer, de cesser de vivre mal une solitude inéluctable pour, au contraire, essayer d'embrasser cette situation, cette vérité, cette différence précise ? La raison... Les racines poussièreuses, déjà... L'adolescence : comme une lettre à la poste ! Je n'ai jamais été ni malheureux, ni déprimé. J'allais être seul et j'en étais presque ravi puisque c'était là. J'avais d'autres projets... Il aura alors fallu attendre 24 ans, plus ou moins, pour que le miracle se produise et que la puissance du collectif s'enroule autour de moi. L'importance de la compréhension d'autres, du partage sincère, d'une amitié plus métaphysique que concrète où la solidarité, la complicité, le rire et le travail prennent le pas sur les souvenirs, les obligations, l'habitude et le divertissement : un monde nouveau s'ouvrait, rempli d'âmes qui font avancer, qui aident, qui conseillent et, plus fort encore, qui me donnent envie à moi d'être là pour elles ou, plus exactement, pour partager la Chose avec elles. J'ai trouvé des phrères et ce n'est certainement pas un hasard si c'est un lieu unique et spécial qui a été l'un des vecteurs principaux de cette trouvaille. On en a fait un bijou, en additionnant les talents, les bonnes volontés et les vibrations qui en émanent, on a joué avec les grâces, toutes celles qui sont visibles et invisibles, celles des femmes qui y entrent toujours en souriant et en ressortent en riant, celles des timides qui viennent y prendre de la force et du courage, et nos grâces à nous tous, tenanciers fous. On en a fait la Galerie des grâces : là où tout se passe.

On frôle du doigt des éléments qui touchent profondément les mouvances internes des hommes et qui sont des carrefours pour notre génération où se rejoignent tous les pôles. Cette idée de collectivité fraternelle qui soigne, ce fantasme d'un lieu, d'une maison, d'une terre où être soi enfin, cette puissance de la volonté qui se plonge dans une espèce d'anarchie organisée et limpide où les flux se comprennent et les flèches volent sans fin, c'est la clé, c'est l'étoile du berger, c'est le réconfort, l'unique issue pour survivre à cet instant absolument bouleversant de l'Histoire que seuls les plus clairvoyants sentent être conscients de vivre en miracle, en avenues de liberté solitaires, en témoins magnifiques de la fin du monde et, surtout, et c'est fondamental, en acteurs de vérité du début d'un autre. Le désespoir en boucle jusqu'à l'espoir et la renaissance ! C'est, entre autres, de ce manque dont crève la jeunesse française ! Sur une terre absolument pourrie et dans une solitude entourée dégueulasse, elle ne pouvait qu'être abjecte, conne, et vaine comme un oiseau qui pêche dans un lac vide, comme une femme sur un skate-board, comme un trèfle à trois feuilles, comme une droguée russe. Elle croupit de ce trop-plein d'amis ignobles, de ce racisme latent intolérable qu'elle porte comme un tatouage, de ce mépris bête, elle déprime parce qu'elle essaie de se cacher la contamination malade par l'air même que son pays révoltant lui injecte dans le sang par les narines et la gorge. Une tranche d'âge salie et mort-née, condamnée à représenter un pays et son armée, ses dirigeants

et sa culture laide, alors qu'on sait très bien que rien ne tue un homme comme d'être obligé de représenter son pays. Et alors, en gentils zombies romantiques, ils l'aiment, leur pays malade! Comment pourraient-ils faire autrement, ces jeunes de la jeunesse? Il y a une honte latente et cacochyme qui s'est transformée en fierté, à être un Français normal, c'est-à-dire une merde, c'est-à-dire être là, au bureau, dans la communication, le marketing, le journalisme, être là après ses petites études, être une petite merde, se promener comme ça, comme une grosse merde, et avoir des avis, et des amis, et d'autres avis encore, des avis de merdeux, étouffés. Cette schizophrénie tue. Trop aveugles pour voir, ils ne peuvent ni l'entendre ni le dire puisqu'ils sont tous ensemble des fantômes seuls et abandonnés. Le cauchemar s'est matérialisé en saccades puissantes! La jeunesse arabe ne s'y est pas trompée, elle, la généreuse, l'euthanasieuse juste! Cette jeunesse-là, qu'on avait privée de maison, qu'on avait isolée du monde, coupée de tout, elle a ouvert grand les yeux et commence à faire pleurer ceux trop fermés des autres pour enfin les laisser voir un peu, entre les larmes, en flou. La jeunesse symbolisée par l'État Islamique construit sa maison, d'une part, et d'autre part, avec rage, se sort d'une solitude silencieuse et docile, d'un scandale qui était confortable. Plutôt crever que de continuer à vivre cette horreur. Autant vivre vraiment que de crever faussement. Le confort dans l'inconfort plutôt que la soumission en boule! Elle se rassemble, elle pense, elle fait, elle agit, elle se venge, elle s'amuse, elle vit, elle vit, elle vit tellement, et la vie punit toujours. Cette anarchie organisée, elle l'a développée non pas dans une galerie magique mais sur une terre religieuse incroyable, attaquée sans cesse, dans une expansion presque irréaliste, cinématographique, biblique si j'ose dire! C'est-à-dire dans les airs aussi! C'est un récit! Un magnifique récit! Sauf que tout est vrai. Et puisque c'est trop vrai, c'est menacé. Une liberté logique où chacun peut enfin exulter et jouir d'être vrai. Jouir d'avoir une place, et une utilité parce qu'une existence.

NUIT ASSIS

Désespérés tout autant, il fallait bien que tous ces petits Français bataclanisés jusqu'à la moelle puissent y aller aussi de leur fragile tempête révolutionnaire, qu'ils le sentent ce vent sur leurs épaules-à-chemise-de-bucheron, il ne faudrait surtout pas qu'ils soient « en reste », tristes inconscients, copieurs, fatigués. Alors, faute d'avoir tout ce que nous autres avons, ils simulent, un simulacre généralisé, en tout! Regroupement téléphoné, collectif bancal, solidarité fabriquée, générosité imaginaire, revendications mal bâties, leaders boiteux, et bien sûr, choix de l'emplacement autorisé par la mairie et manifestation elle-même quasi sponsorisée par les sphères les plus dégueulasses de l'exécutif et de la police. La Nuit Debout, qu'ils appellent ça! Sentant l'horreur du mouvement et le cadeau du Ciel qu'il incarnait pour mon labeur, j'ai refusé d'écrire la chose sans aller m'y plonger. Alors je m'y suis rendu, le dimanche 10 avril, accompagné de quelques acolytes. C'était à République que ça se passait, sur les vestiges des larmoiements ignobles post-charlie! Ils n'auront pas trainé à rajouter – pas question de gribouiller par-dessus: pour eux, les victimes de *Charlie & co*, c'est sacré... – aux messages sirupeux qui ornaient comme une Église de l'Enfer la grosse statue centrale, d'autres, écrits pour l'occasion à la mousse à raser ou à la craie! « Le monde nous regarde » ou encore « Nous pouvons le faire », en écho au mouvement *podemos* que ces petites mouches de Français pensent pouvoir imiter sans jamais se rendre compte non seulement qu'ils n'arriveront pas au naturel réactif des Espagnols mais qu'il n'y a pas non plus de quoi croire en un chambardement métaphysique dès lors que celui-ci se veut côtoyer la politique, le législatif, le social, le vote, etc., sur un modèle démocratique flasque. Pensons tout de même que ces affreux se sont réunis, avant tout, pour se fâcher très fort contre la loi El Khomri, c'est-à-dire une loi du travail, c'est-à-dire que dalle. C'est ça qui fait lever et se réunir cette jeunesse! Une petite modification politicarde et éphémère qui pourrait mettre, peut-être, en danger

leurs CDI chéris et leur confort de crapules irresponsables et trop bornées pour même réaliser qu'il ne s'agit ici que d'un mouvement absolument composé de clones, de ces fainéants en pantalons ourletés, de ces féministes du mouvement vegan gerbantes, de ces dreadeux endormis à la bière, de ces lycéens sous la pluie, de ces Blancs, parisiens, qui ne pensent qu'à une chose : leur vie de Blancs, avec des Blancs, pour les Blancs, en se déculpabilisant grâce aux stands, cachés dans la foule grotesque, d'associations ridicules – mais qu'ils feignent chérir – pour les réfugiés – ils préféreraient crever que d'en héberger un ! –, les tibétains, les S.D.F., etc. Pas un Arabe ! Pas un Noir ! Pas un banlieusard ! Ils sont trop malins bien sûr pour se laisser piéger. C'est ailleurs qu'ils vont se ressourcer et se révolter ! Ils ont pourtant tenté, les jeunes salopes, de faire glisser leur manifestation abjecte à la banlieue, à grands coups d'*hashtags* Twitter ! #Banlieuedebout, écrivaient-ils... Échec total ! Qu'est-ce qu'ils s'imaginaient, ces handicapés ? Mauvaise foi quand tu me tiens ! On pouvait en voir un peu, des Arabes, si on avait l'œil – que j'ai. Il fallait les trouver ; Nuit Debout c'est aussi une géographie de la place avec ses rues, ses quartiers finalement, ses classes.

Elle était découpée, cette place, en trois grands arrondissements. Le premier était central, c'était le nerf de la guerre, la colonne de cette bosse, le cœur du corps manifestant : on y trouvait essentiellement ces fameux jeunes, Blancs, sales. C'était une sorte de microcosme bio raté où le stand LGBT orné d'une citation de Rihanna (« *Shine bright like a diamond* ») et d'un jeu de mots facile mais pourtant loupé (« Donald Trompes de Fallope ») s'adossait à celui des végétariens « antispécistes » qui avaient suspendu des bouteilles d'eau qu'ils avaient soigneusement remplies de terre et de graines variées, lui-même à côté de la « bibliothèque partagée » sur les tréteaux de laquelle on ne trouvait, naturellement, aucune littérature, aucune poésie, aucune profondeur : des livres sur l'occupation de Wall Street, sur la croissance, etc., c'est tout. Un petit tour et puis s'en va ! Cette première zone se terminait, en une délimitation parfaite vers la seconde, par une sorte d'igloo de faux clochards qui fumaient doucement et avaient recouvert de peinture blanche leur mur extérieur noir d'une formule incroyable : « Les mots nous divisent mais les actes nous unissent. » En me dirigeant vers ce qui me semblait être une seconde zone, deuxième rire ! Dans le bus pour République, j'avais parié avec mes compagnons que nous trouverions des nanas jouant à la corde à sauter et des idiots en train de dessiner une marelle au sol... Raté pour la corde mais la marelle, elle, était bien là. Au fond, un peu excentrées, on apercevait alors des bâtisses différentes, plus laides et vides, malfamées dirait-on. Le coin musique et drogue, visiblement. D'abord, un DJ trifouille son ordinateur pour faire bouger la douzaine de raveurs sous la pluie ; ensuite, un étrange groupe de rock enfoncé sous une tente joue sans aucun public, donc difficilement ; enfin, mon oreille entend, et en est attirée, une sorte de musique qui semble orientale ! Ils l'ont fait ! Il y a le coin des Arabes ! Ils sont là, une petite vingtaine seulement, tous réunis sur un carré d'une dizaine de mètres de côté, bougeant leurs fesses et leurs doudounes devant une femme voilée – la seule de la soirée – qui tient une petite baraque à frites... et à bières. C'est trop : je vais m'achever alors de l'autre côté, à l'opposé : le forum ! Le forum des luttes, pardon. C'est l'endroit qui compte ! L'endroit où les Debouts œuvrent, si l'on peut dire, en tout cas discutent : c'est ici la grande Révolution ! Ils attendent, assis !

La Nuit Debout, c'est le rassemblement des assis, genoux aux dents ! Les assis de la société qui se lèvent contre l'ordre établi en s'asseyant de plus belle : ça promet. Rimbaud me crève le cœur. Il faut les voir défiler à la tribune, ou plutôt au micro. L'organisateur Debout qui tient le fil du micro sur l'estrade a une rigueur dans l'œil presque militaire et ne rate aucun curieux, aucun indiscipliné : « Mais asseyez-vous bon sang ! Assis bordel ! » Tête après tête, on croirait les « images d'Épinal » menacées par les « images de République » ! Toujours les mêmes mots, les mêmes profils... Pas un éclair, une émotion, aucun signe de vie, de mouvement. Pas d'art, pas de sacré, pas de métaphysique, rien. Il serait trop simple de se satisfaire d'une pensée sociologique qui, si

elle détruit, seule et déjà, tout, ne dit – et dire c'est tout – pas tout. Les Debouts pensent qu'en additionnant leurs colères – leur « convergence des luttes » – ils vont faire grandir quelque chose sans se rendre compte qu'ils ne font que s'annuler – pour ne pas dire se soustraire – à ne pas réfléchir à ce qu'il y a, dans leur désespoir, de commun. Ce qui est nouveau, hallucinant et magnifiquement significatif, c'est le fond même des discours de ces jeunes paumés, leur fil rouge, la mouvance qu'on sent dans leurs esprits porcs : alors qu'ils se pensent révoltés et donc révolutionnaires, ils s'interrogent entre eux sur le niveau de violence à adopter ! C'est-à-dire qu'ils clapotent des horreurs humanistes dont ils ne parviennent pas à se sortir tout en sentant, par l'essence même de la révolution, la vanité et l'échec total à venir de leur mouvement crotté. Doivent-ils tout casser ? Casser un peu ? Frapper mais pas la police ? Cracher sur les flics mais sans les toucher ? Chasser les casseurs ? Les accepter ? Les engueuler tendrement ? Alors ils parlent, ils se demandent, sans décider, sans voir qu'il manque l'ingrédient primordial à toute volonté collective, à toute tentative de désespérance politique incarnée : la spontanéité.

Une jeune fille, Amandine K – pour parler, il faut s'inscrire et se faire appeler en prénom et initiale... –, étudiante en philosophie, explique en bafouillant en pucelle fichue qu'il ne faut surtout pas oublier l'humanité des politiques et des policiers, qu'il faut alors considérer l'espoir d'une alliance compréhensive à ne pas gâcher par les coups... mais enfin faudrait bien crier un peu tout de même... mais enfin s'il y a des casseurs c'est pas vraiment des Debouts mais aussi nous les Debouts on est tout le monde alors voilà, je sais pas, etc. Un second type arrive. Trente ans, confiant. Lui, c'est mai 68 ! Il faut prendre exemple parce que ce n'était pas si violent mais quand même et faire « quelque chose de plus beau encore », voilà. Un dernier, Loïc B, étudiant aux beaux-arts, prend la parole : « Moi je ne vais pas vous parler de violence et de comment faire et tout, parce que voilà on vient de le dire, mais je vais plutôt vous proposer une idée. En fait moi ce que je pensais, c'est qu'on devrait peut-être faire une révolution par la peinture... 'Fin ce serait en fait peindre partout, les murs et tout, par exemple en rouge ou en jaune, et ce serait trop bien car le monde entier pourrait voir à la télé des murs genre jaunes... Et puis on pourrait aussi imaginer lancer des pots partout, par exemple sur les flics et ils seraient recouverts. Enfin voilà, je pense que ce serait bien... » Très bien... Ils sont collés au sol, hypotoniques, condamnés avec leurs tam-tams ! C'est l'Antiquité grecque qui revient les hanter en pleine forme : on considérerait à l'époque que les corps, carrément, des différentes castes, étaient reconnaissables et normés : ce sont ici les lâches qui ne méritent qu'une chose : être, dans un terrible châtement, incapables d'agir, de se lever vraiment, de marcher et, par-dessus les champs du monde, de porter le regard pour Voir ; c'est un aveuglement. Ils ne font rien et le revendiquent, ne savent rien et en sont fiers, ne veulent rien et trouvent ça formidable au point d'en faire la bannière sloganisée de leur *conbas* ! Ils sont malades. C'est la Révolution douce, la Révolte prudente, la Bataille raisonnable. C'est l'Anarchie sympa. Le Putsch « humain ».

Tous les gauchistes horribles, notamment les hommes politiques, y sont allés faire un tour, pour se gargariser un peu, récupérer quelques voix... Et les jeunes ne voient rien ! Ils sont même contents ! Cambadélis prépare déjà les législatives, serein ! Quelle terreur ! Hidalgo tolère, elle trouve même que c'est une « bonne chose que de reprendre l'espace public tant qu'il n'est pas dégradé » ! Quelle révolution d'adorateurs de la République ! Quand, en arrivant, j'ai été frappé – et j'en ai ressenti le froid glacial jusque dans mes bottes – par l'immense drapeau accroché entre deux des statues et sur lequel était inscrit « Démocratie t'es où ? » avec, sur le O de « où », un dessin hippie, j'ai su ce que je savais déjà. L'ironie a voulu que j'y fasse ma promenade au crépuscule de leur première « secousse » : quelques heures après mon passage, la police venait déloger tout le monde, démonter toutes les constructions et, en une dizaine de minutes, faisait vider la place « sans heurts ». Sans heurts ! Pourquoi se battre, après tout ?... Dès le lendemain, les Debouts étaient à la préfecture pour demander un renouvellement du droit de manifester : accordé

bien sûr ! Tant que vous ne dégradez pas trop, amusez-vous. C'est plus confortable. Quel cadeau m'ont-ils fait alors même que je travaillais à cette notion de jeunesses coupées ! Mettre le doigt sur le collectif vaseux de celle, bien puante, française, celle qui me fait mal vivre depuis l'enfance, celle qui empêche tout, la trahie, la multiple dans l'unique, l'armée de clones, cette inconsciente, ce n'était pas si simple : le Bataclan, oui d'accord ; c'est peu. Et voilà qu'ils se rassemblent ! Puis, pour ne rien gâcher, ils le font en visant la rébellion, la leur. C'était parfait, un véritable miracle : tout me sourit, même les morts.

Le soir du 16 avril a achevé le travail toujours sans faute de la réalité qui s'abat sur les volontés : si elle est souriante aux justes, elle est féroce aux autres ! En début de soirée, Alain Finkielkraut – l'hystérique somnolant – a semble-t-il tenté une incursion dans la jungle républicaine et il n'a pas fallu bien longtemps pour que Twitter s'active à fond et montre les crocs en *trends* rugissants, en tweets cyniques et pas drôles, en condamnations-à-côté-de-la-plaque, en bons mots... Il a été viré à grands coups de petites insultes ! On aurait entendu le mot « dégage », vidéo à l'appui ! C'est le barouf. Tout le monde crie, parfois au triomphe, d'autres au scandale. Finkielkraut aurait tué le mouvement de sa présence en prouvant qu'il était tout à la fois absolument hypocrite dans sa tolérance démocratique merdique, fasciste dans son sectarisme et horriblement antisémite dans un gauchisme pro-arabe éhonté ! Tout est visiblement vrai mais profondément faux. Il n'y a aucune hypocrisie chez les Debouts : qui aura été surpris ? Un hypocrite n'est ni ignorant ni inconscient ; or eux sont les deux. Ils sont absolument cohérents avec une horreur ancrée tout au fond de leurs cœurs et qui rend toutes leurs volontés vaines, montées à l'envers et visiblement hypocrites. C'est une secte qui s'ignore et qu'il est impossible pour Finkielkraut, ses amis et les twittos, de condamner puisqu'ils léchouillent tous le bout du gland du même gourou : la République ! Cette secte est tellement conne qu'elle est obligée de choisir comme fief l'endroit qui porte le nom de son Dieu pour ne pas s'oublier.

Finkielkraut n'a pas tué le mouvement ! Une fois n'est pas coutume, c'est la lâcheté inconsciente de ces ordures adossée à la volonté puissante et toujours ponctuelle des Arabes qui auront eu sa peau : les Debouts n'ont même pas été capables de tabasser le Finkie, de le mettre à poil, couilles à l'air, de l'écarteler comme un Christ : quitte à ce qu'il se victimise, c'était l'occasion d'aller au bout de l'horreur et de le martyriser vraiment, physiquement, et lui faire sentir toute l'horreur de son intérieur pourri sur l'extérieur bien clean et intouchable de sa carcasse anachronique. Incapables, bien sûr, incapables de flinguer l'un des leurs ! Parce que la vérité est là : Finkielkraut est les Debouts sont copains comme cochons, tel Père tel Fils. Il a rappelé ceci – et personne ne l'a vu : lorsque deux camps s'affrontent, il est possible que personne ne soit à sauver. Alors, quand j'ai commencé à lire que les Debouts étaient une bande de pro-arabes, j'ai hurlé à la mort ! Ce n'est bien évidemment ni parce qu'il est juif ni parce qu'il est sioniste qu'il a été chassé : il l'a été comme Ruquier l'aurait été, comme Zemmour l'aurait été, comme Pujadas l'aurait été : ils ont vu qu'il avait une place à la télévision et qu'il l'utilisait avec haine, voilà. Ils ne réalisent pas l'ordure qu'il est ! Dire qu'ils ont raté l'occasion... Ces antifas à la noix, ces gauchos idiots, toutes ces crapules sont plus racistes encore que les électeurs du Front National et leurs dégueulasses amis d'extrême-droite qui dans leur connerie ont au moins la chance de la cohérence, de la logique, de la vision. Et alors j'ai été entendu : parce que j'ai prié. Quelques heures à peine après le départ de Finkie – et alors que tous les journaux devaient déjà tapoter leurs blablas politiques imbuables et autres condamnations rigolotes –, les Arabes et leurs amis, ceux qu'on appelle « les racailles », sont enfin venus participer au rassemblement. Depuis le temps qu'on attendait la banlieue... Bienvenue ! Ils ne m'ont pas déçu ! Les capuches sur les trombines et les poings aussi serrés que les joggings, ils sont venus démonter les abrutis, taper ces assis rampants et piquer les iPhones des drôlesses à peine adultes qui trônaient au pied de la statue charliesque. Les ondes ne mentent jamais, elles indiquent toujours la bonne

direction : on aurait pu croire des choses, partir dans la pensée ici ou là, et soudain c'est fini, on retrouve le chemin : ces petits connards se sont fait punir de n'avoir pas vengé les banlieusards qui sont venus charger, se venger directement de s'être vus assimiler à ces immobiles qu'on disait être leurs défenseurs alors qu'ils ne sont évidemment qu'une chose : leurs ennemis. Pas trop d'ironie mais fort, lorsqu'elle doit frapper, fort.

Ma tendresse est infinie et ma Miséricorde aussi réelle que les souvenirs qui remontent derrière les yeux à l'odeur d'une chaude madeleine. Ces enfants sont perdus, ils ont été volés, violés, comme bombardés par une France diabolique, de missiles de nullités, de mensonges, d'une horreur qui est spécifiquement d'ici, niée mais que je vois, qui est évidente et qui oblige ses gosses mort-nés à fuir, à partir, à exploser, à créer ou, pour les plus maigrichons et fébriles, à s'asseoir debout, dans une tentative désespérée d'appropriation d'un lieu, d'un habitat... C'est fini la clémente époque où l'on disait sereinement que la France était méconnaissable, qu'elle mourait. Ce qui pouvait être il y a à peine quelques années a changé, et c'est aujourd'hui non pas à la mort d'un pays à laquelle nous assistons mais à son enterrement, à la toute fin, lorsqu'on remet les lunettes de soleil très noires, très grandes pour surtout cacher les joues, celles derrière lesquelles certains pleurent et que d'autres portent pour s'éviter les poussières malfaisantes qui pourraient alors s'infiltrer, en résidus patriotiques impardonnables, dans les muqueuses dévoilées ; l'heure de sauter hors de la tombe et de la laisser se refermer sur le cadavre, l'heure de s'enfuir de la proximité moribonde de cette momie, l'heure de peut-être lui faire un signe en levant la main avant de la rebaisser finalement, parce que non, parce que de nous comme de Dieu il n'y aura point de salut. Les ténèbres dans lesquelles la jeunesse française s'est vue plonger sont uniques, c'est-à-dire spécifiques, et elles sont multiples. L'Enfer est français. Et ceux qui souvent en ouvrent les portes sont les parents !

LA NAISSANCE TUÉE DANS L'ŒUF

Ma génération est celle des petits-enfants des vieux baby boomers et des jeunes soixante-huitards, cette époque qui retombe en grains de poussière-qui-fait-tousser : celle d'enfants d'immigrés et de la post-colonisation, celle encore sur laquelle s'est déversée le plus fortement la terrible pluie de déprime : goutte après goutte. Un jeune homme, originaire d'Algérie, avec qui je discutais, tombait des nues lorsque je lui apprenais sentir moi aussi cette fracture auprès de mes parents. Il m'en pensait protégé, en tant que Blanc absolument Français, alors qu'il aurait dû se douter, étant lui le fruit d'un mélange : le pauvre a souffert d'une lame aiguisée des deux côtés. La jeunesse arabe de France, et plus particulièrement la jeunesse musulmane – ces jeunes garçons et ces jeunes filles de mon âge –, sent bien que le monde dans lequel elle doit évoluer n'est pas celui que leurs parents ont cru voir grandir et auquel ils l'ont préparée. Le dialogue ne passe plus et est remplacé par une sorte de mépris souvent mutuel. Le plus douloureux, c'est de réaliser que cette cicatrice nouvelle qui se coud sur les cœurs – la séparation d'avec leurs parents, bien souvent leurs modèles – vient en réalité s'ouvrir en plaie gigantesque exactement sur ce qui, pour l'enfant, est le plus cher. C'est-à-dire que la séparation se fait toujours sur le fond des choses, sur la passion, sur la religion... Le conflit provient de l'incompréhension des parents vis-à-vis de l'essence de leur enfant. La nouvelle génération de Musulmans souffre de l'Islam des prédécesseurs : le modèle est périmé, honteux et surtout blessant. Les parents se complaisaient dans une pratique post-coloniale d'un Islam colonial, voulu par le colon, et qui était un Islam faible, un Islam vidé de sa substance – se contentant d'un peu de Palestine et de viande halal –, de sa force, de sa rébellion, de sa résistance : en vagues à travers les décennies, non seulement la douleur semble avoir gagné de la place dans les trippes de ces colonisés mal dans leurs peaux malgré tous leurs efforts vains, mais leurs progénitures ont, elles, aujourd'hui, par transmission presque héréditaire, dans leur bagage trimballé partout, une souffrance bien particulière, bien rageante, à faire bouillir

une colère noire. Le retour à un Islam authentique, souvent dit plus « radical », n'est qu'une évidence logique qui fait suite à cet affaïssement : loin de l'idée d'en faire une réponse faiblement freudienne qui viserait à tuer les parents, il s'agit d'un réel désaveu, d'un adieu ferme, d'une séparation irréconciliable qui place les enfants et leurs vieux sur deux continents qui, mûs par un tremblement de terre à l'échelle de l'éternité, s'éclatent et se laissent dériver dans un océan d'incompréhension infini. Les barbes des enfants feront pleurer de honte – et de peur – les yeux des parents qui feront à leur tour honte à leurs enfants, et ainsi de suite, en boucle jusqu'à la fin. Mais quelle fin ? La génération monte – avec une adresse malheureusement encore parfois faiblarde et mouvante – sur une échelle aux premières marches bancales : de Tariq Ramadan à Ben Laden pour finir chez l'État Islamique. Même si Ramadan est probablement un résidu de cet Islam colonial, un certain nombre de ses suiveurs sont dans une posture de rejet : un rejet souvent assez con – pour ne pas dire complotiste – mais un rejet encore. Le succès d'un Ramadan chez une partie de la jeune génération n'est pas à passer sous silence. Mais ceux qui vont au bout et s'éclairent d'un véritable rejet sont ceux qui sourient à la prononciation du nom de Ben Laden, en nostalgiques fiers d'être musulmans et reconnaissants d'avoir eu une figure aussi charismatique et efficace, ou bien ceux, plus brutaux encore, qui partent faire le jihad. Ce sont ceux-là qui ont sorti le glaive pour couper les bras familiaux qui les empêchent de s'envoler, de s'épanouir, de se battre, de vivre un peu : Dieu soit loué, quand on entend les témoignages des familles en sanglots qui essaient d'expliquer à la télévision – et de justifier – le départ de leur fille ou de leur fils, c'est à chialer ! À chialer de haine ! De scandale ! Qu'on puisse ignorer si profondément le sang de son propre enfant, c'est une tragédie insondable, inexcusable. La vérité isole. La vérité met la famille et les « amis » sur la touche ; sur le terrain : les frères, les vrais, autrement dit, les phrères.

Moi, petit Blanc bien sage et encore géographiquement bien loin de Raqqa, je fais les frais tous les jours de cet isolement grandissant mais bénéfique ! J'ai reçu des messages assassins de personnes qui étaient pourtant censées être parmi les plus intimes à ma personne, à mon esprit, des gens qui avaient partagé mon existence durant des années avec admiration et amour, et puis qui ont tout oublié : mes positions trop insupportables les ont fait fuir, me détester, me mépriser, m'abandonner. On ne se rend pas compte du courage qu'il y a à se diriger vers la vérité et, surtout, à en ressortir quelque chose. On en souffre déjà, sans s'en plaindre, avant même de commencer... Les jeunes gens de ma génération, ces petits Français de la vingtaine, vivent eux aussi cette fracture générationnelle, ce séisme de la vie qui replace la justice, la substance des choses et la métaphysique au centre des envies. Seulement, elle est moins nette, cette fracture. Elle est plus vicieuse, plus pernicieuse. C'est une fracture qui, bien souvent, s'ignore. Nos parents ont instauré un monde hyperréaliste et égoïste, un monde qui oublie tout du sacré, du combat, de la recherche de la beauté, qui passe systématiquement sous silence les vérités des choses et les mensonges du néant. Les jeunes Français en étouffent sans s'en apercevoir dans un tourbillon diabolique qui les conduit carrément à se revendiquer de l'esprit même de ce qui ronge leurs âmes en rêvant imiter leurs parents, en se perdant, dans une absence d'idéal qui fait crever, dans cet idéal faux et infernal, dans un masochisme intouchable mais si parlant. Ils fantasment sur le poison qui les tue et qu'ils haïssent. Et ils le boivent, encore et encore, inlassablement.

Nos parents ont eu la vie tendre, ils ont grandi pendant les Trente Glorieuses et n'ont pas, alors, trouvé mieux que de ne penser qu'à eux, à leurs sexes, à leurs économies, à leurs carrières faciles, à leurs personnes, terrestres, obligées de tendre vers « le bonheur ». Ils ont baigné dans l'anti-autorité, dans le superficiel, dans le mépris de l'apprentissage, des sciences, du sacré, de l'art, du travail. Ils ont baigné surtout dans une schizophrénie de la société dont ils ont fièrement hérité. L'idée de l'éducation d'un côté, naïve et stupide, et la réalité encore plus abrutissante du quotidien de l'autre, et puis au milieu,

nous, vidés de tout sauf du pire ! L'hyperréalisme dans la vie quotidienne : la mauvaise politique prise au sérieux, le monde du travail initialement méprisé puis érigé en idole, la performance sexuelle et les détresses qui en sont les conséquences, c'est-à-dire l'alcool bête, la rencontre machinique, la fête, la pauvreté de tout. Notre génération est au ras des pâquerettes, éloignée de ce qui importe à l'humain et collée, sans rire, aux dangers les plus vains, vicieux et menaçants pour l'esprit sain, pour ne pas dire autre chose. C'est comme une grosse poche de liquide amniotique empoisonné dans laquelle nous aurions baigné et qui nous empêcherait même de naître. Un gauchisme facile devenu racisme féroce, une liberté artistique métamorphosée en mauvais goût évident, une tolérance scandée transformée en intolérance ignorée, une politique sensationnelle dégueulée en saturation stagnante en partis, en militants, en syndicats, en rien. Nos parents nous ont empêché de naître pour mieux vivre leur mort. Ils ont fermé les yeux sur leurs crimes et ont empêché les nôtres de s'ouvrir pour les leur montrer. Alors la parole n'existe pas, le dialogue est terminé et la compréhension abolie, on oublie tout, on se contente des liens du sang, des souvenirs de plage, de la tendresse qu'on ressent pour une maman qui nous donnait des pichs avant d'aller à la maternelle et pour un papa qui, sans jamais s'épuiser tel un Hercule bienveillant, nous emmenait le samedi au sport, où l'on entend encore les ballons rebondir et les chaussures glisser, où l'on se faisait des entorses qui nécessitaient des bouteilles entières de gaz frigorifique à vider sur une peau qui devenait alors mauve à l'endroit de la blessure, mais on oublie l'échange, on oublie la complicité, on oublie le soutien profond, celui motivé par la justice de l'entreprise et non l'amour d'un nom et de mémoires partagées. C'est une douleur horrible pour la jeunesse de ma génération que d'avoir dû faire non pas sans parents – Dieu sait que ça peut être bénéfique – mais avec des parents sourds et muets : c'est s'agiter dans le vide, c'est être un génie du cinéma muet dans un monde envahi par le bruit et les images, c'est être mort-né. Nous ne sommes pas une génération qui souffre d'une agonie lente, d'une solitude infinie, d'une naissance difficile ou d'une existence contrariée, nous sommes une génération qui souffre de n'avoir pas pu naître.

VIVE LES INSPIRATEURS !

Alors, pour se construire, le réflexe est toujours le même, et il est simple, et c'est lui qui sculpte un squelette intellectuel, un cœur qui pense : on se cherche des modèles ou mieux encore, des mentors. Et sur ce plan, précisément et encore une fois, le révolutionnaire État Islamique nous donne la leçon ! Il faut voir combien pour les jeunes Arabes du monde et particulièrement de France, en glissement vers le combat, vers la foi, vers le califat, l'on compte de visages et de personnages ! Cela dépasse même la création puisque ce sont des personnages qui existent. Ils sont incarnés. C'est exactement dans la ligne logique de tout ce que la France a perdu, de tout ce qu'elle échoue à produire, c'est-à-dire même la plus petite dose de rêve ou d'aventure : la France contemporaine est incapable d'offrir à ses jeunes des personnages. C'est-à-dire des phares ! Oh que ceux de l'État Islamique brillent, et d'on ne sait combien de feux dont on ressent pourtant qu'ils sont sacrés. Pour tous les domaines, l'État Islamique et le combat de l'Islam en général a été en mesure de façonner des symboles : les voleurs, les chanteurs, les décapiteurs, les leaders, les beaux gosses carrément, etc. ! Il convient d'en nommer certains, plus proches de la sphère française que d'autres : Peter Cherif, les frères Clain, Boubaker Al-Hakim, Salim Benghalem ou encore, bien sûr, Abdelhamid Abaaoud. Ne parlons même plus de Ben Laden qui est quasiment devenu pour eux ce que le Christ est pour les chrétiens... Dans la volonté, dans la victoire du destin sur l'injustice, dans le combat guerrier, des parcours comme celui de Peter Cherif sont incroyables ! Les racines combattantes de Cherif (dont le père est mort, lorsque Peter était adolescent, dans un accident de voiture...) proviennent du même quartier que celles d'un autre Chérif, Kouachi cette

fois, dans l'est parisien où il fait, jeune adulte, son éducation religieuse : quelques mois suffisent pour en faire très vite un véritable vétéran de l'Irak puisqu'il se rend à Falloujah pour y accomplir son jihad guerrier. C'était il y a plus de dix ans. Cherif est un survivant ! La terrible France, la guerre de l'Irak et la gestation divine au Yémen, où il recroisera son ami Kouachi, il plane partout, en nuage. Ni les morceaux d'obus qui lui explosent le corps ni les différents mouvements policiers ou militaires visant à son arrestation, à sa capture ou à sa condamnation, ne vont réussir à le freiner : même derrière les barreaux de l'horrible camp de Bucca ou de la prison d'Abou Ghraib il va se révéler comme étant le plus fort, l'imbattable : Peter, alors détenu dans un autre centre plus modeste, se retrouve témoin d'une attaque commando sur la prison qui lui permet avec une centaine d'autres détenus de s'échapper. Si beaucoup seront tués ou capturés, lui se tire, s'arrache, et non content de survivre, se volatilise. Malin, il préfère néanmoins se rendre au gouvernement français – et prendre quelques années – que de rester sur une terre où une guerre qu'il ne contrôle plus fait rage... À la veille du verdict de son procès qu'il aura deviné lui être défavorable, Cherif va passer son tour et ne pas se rendre au tribunal, et mieux encore, de nouveau disparaître... Introuvable, disent-ils ! On sait pourtant tous où il se trouve.

Les frères Clain, eux, mettent autre chose en avant : l'importance – pour accentuer cette impression de cercle infini dans les concepts – de la fraternité. Ce n'est pas moi, David Vaché, autrement dit Vesper, qui vais les en empêcher ! Les Clain, ce sont les frères responsables de la section musicale de l'État Islamique. Des autodidactes absolus, encore une fois, eux aussi... Les experts s'interrogent ! Pourquoi cette abondance de frères partout dans les actions spontanées, dans les batailles divines, dans les combats cruciaux, dans les arts majeurs, dans la profondeur de la vie, dans la façon même qu'ont tous les combattants de s'appeler entre eux ? Ne l'a-t-on pas assez dit ? Creuser encore ? La vraie raison ne réside pas dans l'idée du nombre, de la loi du plus fort, de la stimulation abrutissante et égotique, oh que non, ce serait bien facile ça, et ils seraient drôlement heureux qu'on s'arrête là, ils auraient leurs « profils », leur psychologie de fiottes, leurs statistiques de lavettes, ces crapules, ces lopettes. C'est ailleurs bien sûr, c'est toujours ailleurs... La vraie fraternité – au-delà de celle qu'on peut se créer avec phorce –, celle du sang, celle de la naissance première, de l'enfance, de la nostalgie, de l'évolution, celle de la symbiose, permet de toucher du doigt un monde insondable, inconnu de tous : de tous les enfants uniques et de toutes les fraternités ratées, molles et normales, normalement « proches », c'est-à-dire loin, infiniment loin. C'est un monde réservé aux Élus. Un temple du regard qui ridiculise l'amour et l'amitié, la complicité et la complémentarité ; c'est une arène du naturel, de la limpidité des sentiments humains, de la fluidité exquise de la compréhension muette, de la transmission entre les âmes, de la rapidité englobante et plus vive que toutes les lumières terrestres ; c'est le terrain intime et interne où les hommes peuvent jouer aux Dieux, c'est-à-dire toucher à l'omniscience, à l'immédiateté, à une efficacité héroïque. Deux frères qui – et on redonne enfin ses lettres de noblesse à cette satanée expression – sont sur la « même longueur d'onde », c'est l'arme ultime ! C'est l'arc et la flèche ! C'est la braise et, sans souffler, le feu et l'explosion même ! C'est la grâce incarnée ! S'il y a des résidus de prophète, des poussières de Christ à chercher sur terre, s'il y a des cellules d'incarnation à fantasmer en blasphème, ça ne peut être en l'Homme, évidemment, ça ne peut être en un homme, bien sûr, mais c'est certainement entre deux frères. Alors comment s'étonner que les mouvements les plus importants de notre siècle se construisent sur les épaules serrées de frères fonceurs ? Ils portent la croix. Les Clain ont cette grâce !

Ils font pitié nos rappeurs engagés, proclamés génies par une presse impressionnable : les sympas Orelsan, continueurs fiers et félicités d'une houellebecquitude pourtant à brûler, et autres « fins » Oxmo ou « gros » Booba font bien pâles figures – et leurs « sons », n'en parlons pas – à côté de celles barbues des Clain aux anasheeds hypnotiques. Au-delà des voix parfaites et des mélodies talentueuses, ce sont les paroles qui font tomber

par terre. En quelques trouvailles les Clain rendent ridicule l'idée même du rap. Plus la peine d'essayer après cette démonstration de violence naturelle et surtout – et c'est une différence-manque qui ne peut être comblée – sincère, ressentie, vécue, prophétique, actée. Voici ce qu'enregistraient les Clain pour illustrer la vidéo consacrée aux attentats du 13 novembre et réalisée par l'État Islamique – il s'agit de deux retranscriptions inédites puisqu'à part votre Serviteur, personne n'a daigné faire le travail intégralement :

*Charonne, Bichat, Voltaire!
Ma kalash est armée
Les civils désarmés
J'élimine des Français
C'est Valls qu'il faut remercier
Ceintures C4 branchée
Dans une foule déclenchée
J'explose avec des Français
C'est Valls qu'il faut remercier
Commando militaire
L'EI commanditaire
Dix lions se révoltèrent
Charonne, Bichat, Voltaire!
Vous pouvez tous le faire
Coulibaly mon frère
Leur a fait payer cher
Carnage hyper-casher!*

*Pour Allah, celui que nous unifions
Pour Allah nos vies nous les sacrifions
Pour Allah celui que nous glorifions
Pour Allah oui nous vous terrifions
Pour Allah seul nous avons fait ce choix
Tuer avec des cœurs remplis de joie
Nous vous tuerons sans aucune pitié
Entre vous et nous c'est l'inimitié
Nos actes sont guidés par le Coran
Quoi qu'en disent les pauvres ignorants
Oui nous vous tuerons si Allah le veut
Nous tuerons nous en avons fait le vœu*

À qui cela pourrait-il bien ne pas décrocher un sourire? En tout cas pas à Abaaoud. Abaaoud, le sourire de l'époque! Il n'existe pas une image de ce personnage – qui plus encore que les autres se dirige vers une après-vie mythique – sans que celui-ci n'illumine le cliché et les yeux du regardant d'un sourire d'une simplicité éclatante. Ce sont de choses infimes que les grands hommes naissent et survivent. Il n'y a pas d'équivalent en France. Le sourire de Dany Brillant? Me faites pas marrer! Qui alors? Ce qu'a réalisé Abaaoud est incompréhensible, inconcevable, inimaginable: ce bras cassé a mis à genoux un pays entier, si ce n'est plus. Il a fait sangloter, il a fait peur, crier, il a fait ressortir les avions-à-missiles des garages, il a affolé son monde, il en a réveillé d'autres, des mondes et des gens heureux: d'une planque de clochard dans un buisson d'Île-de-France jusqu'à l'Éternité, et qu'on le veuille ou non, il a produit un miracle, en quelques jours, en quelques heures. Sa cousine disait qu'il souriait encore à l'arrière de la voiture, après tout... Il devait être grandiose celui qu'il arborait quand ces bourrins du RAID ont quasiment rasé, à la mitraillette, le bâtiment dans lequel il se cachait, sorte de buisson

de béton, rue du Corbillon, à Saint-Denis. Quelle stimulation pour les élèves, les jeunes à venir, les « wannabe », comme on dit ! Imaginez-vous ça... On a beau les cacher, les diffamer, les rabaisser, ils existent, ces personnages ! Personne n'en parle correctement – pas même leurs « proches » qui ne pensent que par le prisme de ce qu'ils comprennent eux – et ils passent tout de même. Les médias racontent intellectuellement n'importe quoi et personne ne s'insurge contre ce travail journalistique dégueulasse – pas même les universitaires qui ne peuvent pourtant pas être dupes et plongent alors dans les abîmes d'un silence qui ouvre la porte vers la collaboration.

Et puis voilà, nous, nous qui n'avons rien ni personne : la France médiatique-politique-artistique-visible ne nous propose rien et personne, l'Histoire se trompe sans cesse, ici en France ; ceux qui la font vraiment sont cachés et alors les sourires auxquels on doit se rattacher, les destins auxquels on peut se comparer, les vies qui doivent nous inspirer, eh bien ce sont ceux mérités, ceux que notre pays de merde essaie de propulser en symboles, en personnages aussi, c'est-à-dire celui d'Hanouna, celui du juge Trévidic qui joue de la guitare pour le « buzz », ceux des abrutis des Eagles of Death Metal, ceux de Hollande et ses amantes, celui de Houellebecq parfois, ceux de Pujadas et Michel Field (sur le parcours de qui ces puceaux de « Debouts » devraient se pencher...), les traîtres-à-carrière, de Norman et ses amis de Youtube, et puis bien sûr plus au fond encore, ces complotistes bousilleurs de jeunesses, ces révisionnistes à la sauvette, gros enculés lobotomiseurs capitalistes, ce sont ces visages sans sourires, ces destins sans histoires, ces histoires sans destins, ces échecs en file indienne, ces trous noirs, ce sont ces étrons qui doivent nous élever, nous impressionner, nous guider, nous initier, nous faire avancer, les seuls que la France arrive à nous déféquer. Ce sont ces grosses chiures que nous avons comme héros, comme substituts pour échapper au vide. Un pays sans personnages est un pays mort. Ça suffit d'écrire encore et toujours que la France agonise. Tous les écrivains se sont amusés à tenter de prophétiser sa lente descente vers la mort, sauf que les prophètes sont avant tout des témoins. Et là, ça y est. La France est morte. Ces errances, ces maux, ces absences, ces torts, ces crimes, ces difficultés, ces obstacles, ces embuches, ces balles dans les cœurs des jeunes gens, ils sont, et il faut alors avoir le courage de le dire – et de l'écrire – spécifiquement français.

FRANCE-ENFER

La bienséance se reconforte souvent derrière une hypocrisie bien sentie – mais pensée –, comme pour retarder encore un peu le pointage du doigt, bien tendu là où ça fait mal, celui qui s'enfoncé et fait bien sentir à tous ceux qui se le prennent que la douleur est française. Pour ne pas condamner et prendre le risque de sembler ingrat ou nombriliste, on préfère faussement s'attarder sur les maux d'autres pays ! Ô famine ! Ô jolis virus ! Ô vilaines guerres meurtrières ! Pauvres enfants emmurés ! Ces enculés de Français n'ont honte de rien. Le peuple certainement le moins aimable, le plus égocentrique et le plus connard de l'univers qui feint de s'apitoyer sur des sorts qu'il ignore en réalité et dont il se fout absolument pour ne surtout pas voir en face le regard dégueulasse de cette France qui rend fou et ne donne qu'une envie, ou deux, la gerber et la fuir. Eh bien tant pis pour eux, moi je vais l'écrire ! Je n'ai vécu ni les tranchées ni le manque d'eau, mais j'ai vécu la France, c'est-à-dire le manque de vie. Qu'on vienne m'expliquer que dans les ondes, pour une génération, pour un impact sur le futur de l'Univers, ce n'est pas aussi grave ! Qu'on vienne m'emmerder moi, le petit Niortais, avec ma prétendue facilité à constater, bien au chaud je ne sais où ! Qu'on vienne me dire que c'est facile, que ce que je fais est facile, que ce qu'on traverse n'est pas grand-chose ! Ceux dont le cœur est suffisamment grand et gorgé de sang d'amour pour accueillir et saisir vraiment les peines des autres jusqu'à les faire leurs, les transformer ailleurs, en art ou en vin, ceux-là sont mes frères, des damnés condamnés à œuvrer, à recevoir sur eux la chiasse que les autres ont honte,

insensibles, de garder en eux. J'ai aussi mal pour les enfants affamés, pour toutes les raisons que le Diable sait trouver, que pour les occidentaux soi-disant confortablement installés dans leurs canapés. Et c'est parce que j'ai la même peine pour les uns et pour les autres que je sais mieux voir où se situe la vérité des choses, la vérité de l'époque, c'est parce que j'en suis, parce que j'ai la chance d'avoir le sentiment fraternel universel. L'homme s'adapte à la guerre mais pas à l'absence de vie. Lorsqu'il le fait, il devient un zombie, et c'est impardonnable, et la Miséricorde s'arrête alors ici, tout comme mon esprit de comparaison. La France est un Enfer bien particulier, bien réel, bien plus malin et cruel que tous les autres enfers, ceux dont il est bon en société de rappeler l'existence ! La France est le pire des enfers parce qu'on ne s'en relève pas, parce qu'on n'en meurt pas totalement. Les pires atrocités sadiques de notre époque se survivent, on voit des enfants sans jambes photographiés avec des sourires qui illuminent les étoiles et les tempêtes de sable en bourrasques à pleurer ! On trouve des veuves dévisagées et détruites qui portent sur le haut de leurs dignes têtes des bidons d'eau si énormes qu'ils pourront soulager un peu leurs dizaines d'enfants, et ceux de leurs voisines qui, elles, portent de gros sacs de grains, et qui ensemble font chanter les villages. Cela traverse. Rien ne traverse le trou noir de la France. Pour se remettre d'un mal profond il est obligatoire de le mettre, déjà, c'est-à-dire de le connaître, de l'enlacer en conscience. On ne s'en relève pas, confus, endormis au sol, c'est la fin. Et pourtant pas de pitié ! Ces zombies, qui justement avaient le confort de peut-être se transcender pour échapper à l'horreur, se sont jetés dedans ! Il faut dire qu'il draine à fond, ce trou noir !

Tout est fait dans ce pays pour qu'y vivre soit invivable. L'omniprésence – c'est vu – des mêmes pantins partout, sans cesse, toujours, en continu, sans arrêt, sans cesse, à tout moment, à toute heure, à chaque instant, invariablement, perpétuellement à nous forcer dans le gosier une vision de la vie, comme s'ils nous l'expliquaient, alors qu'ils disent probablement tout sauf la vie, c'est-à-dire qu'ils ne disent jamais la vie, l'énergie, la réalité de la profondeur des envies : ils planent sur ces vents abrutissants, d'Édouard Baer qui s'enterre sur Facebook d'articles intolérables à Cazeneuve le manitou qui résume toute la problématique en évoquant la « transcendance » mais en la liant à la République – endormeuse assassine – qui doit, elle, transcender les peuples et les existences et en bavant ainsi une folie de plus en plus assumée ; l'architecture – carrément – et l'administration kafkaïennes qui rendent tout déplacement insupportable, comme s'il était indispensable de transformer le moindre passage dans un couloir du métro en un supplice diabolique où le vent glacial explose les perruques, les marches mouillées brisent les tibias, les contrôleurs zélés – sortes de monstres – enculent la morale et les morales, les effluves de pisse grillent les nasaux, etc., et comme s'il était primordial de rendre la moindre pauvre démarche administrative en torture ordurière avec des dossiers monumentaux en poids sur les épaules, des files d'attentes interminables en hallucinations dignes de mauvaise science-fiction, des prises en charge scandaleuses qui relèvent presque plus de l'euthanasie de l'énergie que de soins quelconques ; même ce climat à la con n'arrange rien, ni vraiment rouge et chaud dans une dimension sudiste, ni bleu et froid, majestueux, comme l'idéal du Nord, on se retrouve encore entre deux eaux, croupies bien sûr, dans un gris éternel, venteux, tantôt transpirant tantôt glacial ; l'école cette purge, cette prison, cette erreur ennuyeuse dans l'espace-temps avec ses horaires idiots, ses professeurs standardisés, ses sujets redondants, ses chaises qui font mal au dos, ses rayons du soleil qui brûlent les yeux à travers les stores absents ; cette prétention – un comble –, cette muflerie, cette impolitesse bien de chez nous ; cette laïcité tentaculaire et castratrice ; ces injustices sociales barbant ; ce mauvais sport, ce mauvais divertissement, ces horaires timides qui nient la force de la nuit, cette absurdité générale française comme dans un imaginaire mauvais Beckett, une nouvelle fin de partie ; la culpabilité terrible d'être citoyen d'un pays qui exporte son Enfer en actions meurtrières injustes ; et puis le plus épouvantable, l'impossibilité de la rencontre, cet

esprit si français qui apeure son monde, qui empêche maintenant le café et la rue d'être des lieux de discussion et de fête – comment ne pas être horrifié, au printemps 2016, par un restaurant sur les Champs-Élysées vide, un vendredi soir à 23 h? –, qui enferme dans des solitudes volontaires, dans des craintes de l'autre, dans une envie de rester en cercles, dans un malaise permanent, dans une posture coincée, complexée, renfermée, dans ces solitudes où les jeunes femmes de France sont fuyantes, sans joie, inabordables et vilaines quand il suffit de croiser une Italienne, une Polonaise ou encore une Turque pour saisir la différence heureuse, la facilité du contact, la curiosité, la danse naturelle entre les corps... Plus personne ne peut se rencontrer en France! Les pulsations et l'énergie se terrent soi-disant dans le privé, peut-être, dans les « boîtes » à la con, ou les appartements minuscules: il s'agit de surtout ne plus parler, c'est bien trop dangereux. C'est étouffant, cette réalité, et c'est unique. Ce blocage d'un peuple tout entier à ouvrir les paupières sur ce dont il crève est indescriptible, cette complaisance dans la défense, c'est-à-dire cette absence de partage, de sacré, d'énergie, de grâce finalement.

NOUS NOUS BATTONS POUR L'HORIZON

Nous pendant ce temps-là, à la Galerie – parce que les portes se sont ouvertes à nouveau en 2016, et certainement pour un petit moment encore, ça ne pouvait pas fermer... –, conscients d'être chanceux face à cette nécessité de modèles et d'initiateurs, nous parlions justement de la vérité et de l'objectivité de la chose à faire. Pour chaque moment, chaque personne, chaque fait, chaque actualité, dossier, émotion, vague, feuille, pour chaque instant il n'y a qu'une vérité et elle est objective! Elle peut se décliner en actes fous mais qui doivent tous répondre de cette vérité et c'est ce dont crèvent ces incapables français: jamais ils ne trouvent la vérité, l'objectivité, et quand ils y parviennent par miracle, il leur est impossible de transformer l'essai en action cohérente. Faire des manifestations hipsterisantes et cools à ce moment de l'Histoire et de l'Histoire de France en particulier, c'est être non seulement stupide mais surtout collaborateur dans l'ignominie et la criminalité coupable de ce pays. S'ils veulent vraiment se lever, qu'ils cassent tout! En miette la statue! L'Élysée en feu! Le corps inanimé de Valls coincé, par l'anus, sur l'obélisque de la Concorde! Bien sûr qu'il faut les applaudir les casseurs. C'est la seule chose à faire. Et pourtant, que font les Français, les gauchistes, les connards qui sont charlie, les vrais racistes d'extrême-droite, les rats des médias? Tous la même chose, c'est-à-dire pleurer sur le sort des policiers. Ce sont les nouveaux héros! Unanimement, il faut les embrasser! Tous ces courants de cons ne se rendent pas compte de l'horreur que ça devrait être pour eux de se rejoindre, déjà, mais en plus en ayant comme point de liaison la police... Que faut-il faire pour réveiller ces veaux qui baignent dans un lait de plus en plus odorant et sans gêne, un lait aux senteurs du Panama où les élites cachent leurs papiers tranquillement... Mais non, alors nous prenons la charge de travailler et de penser, parce que l'objectivité de la vérité tombe chez nous et ne demande que quelques hommes pour se faire prendre, à toutes mains et fermement. La symbiose doit être parfaite entre la connaissance de soi et celle de la chose pour les faire s'embrasser elles aussi et enfanter l'objet, l'objet à faire! Une revue folle, des vidéos à pleurer, un livre sur le complotisme, du théâtre, des traductions...: peu importe, dans tous les cas ce ne sont presque plus des envies mais des fatalités, des devoirs, des passions transformées en obligations: pour l'époque, pour les parcours et les chemins, c'est ça et rien d'autre, et c'est nous qui faisons la révolution, seuls, autonomes, à la main, à notre argent, à notre labeur, et c'est nous qui avons raison.

C'est dans cette Galerie que le seul idéal viable pour ici se matérialise, petit à petit, c'est la cour des miracles dans son sens le plus grand! C'est-à-dire qu'on arrive, par la grâce, à faire exister ces fantasmes, ceux qui se reposent sur la solidarité, sur la liberté totale, sur le partage, surtout sur les rencontres impossibles. L'égalité et la réconciliation,

c'est nous qui la faisons. La convergence des luttes, c'est nous qui l'incarbons. Nous touchons du doigt la cohérence humaine ultime, celle où les rôles tombent du ciel comme des flocons d'évidence, celle où la solidarité bienveillante élève l'individu, dans son esprit, sur son visage et dans son travail, celle où les forces se fondent dans une anarchie qui semble – dans un paradoxe enfin solutionné – totalement logique, celle surtout où la puissance d'un grand génie qui embrasse son rôle de mentor permet à de jeunes gens de créer et puis celle, enfin, celle qui illumine sur la possibilité pour les visiteurs non seulement d'en rencontrer d'autres mais carrément, au-delà de tout ce qui paraît imaginable ici, de se lier à des personnages que jamais leurs destins n'auraient fait croiser ! C'est-à-dire que cette bulle permet à des âmes qui ne se seraient jamais vues d'entrer en collision et bien souvent pour faire briller des étincelles de vie, des fusées d'émotions. Je me souviens de cet échange inconcevable et ébouriffant entre deux jeunes garçons qui étaient – et ils ne sont qu'une vingtaine en France – partis sur le front pour combattre contre l'État Islamique et deux autres hommes qui, eux, étaient foncièrement en faveur du mouvement lancé par Daech, l'un par conviction politique et philosophie et l'autre de façon plus religieuse et guerrière. Du feu partout ! De l'impossibilité à chaque respiration ! Et pourtant c'était là ! Et ça s'engueulait, ça s'interrogeait, et en tout cas c'était possible, ça s'est produit.

Je pense aussi à ces hommes abandonnés de la société, ces véritables saints oubliés, trop souvent jetés scandaleusement et rapidement en hôpitaux psychiatriques bêtes, ces génies clichés du naturel humain idiot : un homme d'une cinquantaine d'année, Dominique, me réchauffe particulièrement le cœur ! C'est un pauvre homme placé sous curatelle et qui, visiblement, n'a pas eu beaucoup de chance au cours de sa vie, avec sa famille et ses amis ; ce type venu nous rendre visite « par hasard » doit être dans une solitude totale depuis des années et des années, il n'a personne, aucune femme bien sûr, rien, mais il a tout dedans, et le bonheur sur son visage et le sourire sur ses lèvres d'être accueilli aussi naturellement, aussi chaleureusement et sans aucune moquerie, sans aucun mépris ni amusement, c'est-à-dire sur un pied d'égalité, c'était comme s'il renaissait. Et qu'est-ce qu'il est riche ! Ce sont toujours les plus pauvres qui sont les plus fortunés. Sa finesse lorsqu'il parle de peinture, la beauté précise de sa naïveté, sa capacité d'adaptation et son humour ont mis tout le monde par terre. Il est un symbole pour moi et c'est à pleurer, c'est là que je comprends ce qu'on met en place, ce qui se trame. Ce bonhomme n'a nulle part où aller et personne à qui parler, il est un insecte invisible pour la société tout juste bon à payer le bateau de son connard de curateur : eh bien il est avec nous le roi, un prince parmi les princes, et il le sent, et il s'illumine sans égoïsme d'une lumière qu'il balance directement dans nos corps. Il n'y a pas deux lieux où ces instants peuvent exister, il n'y en a qu'un.

Il n'y a qu'ici que des fascistes assumés lecteurs de Nimier et Drieu peuvent bavasser avec des disciples très pointus d'Al-Qaïda – tous fichés, of *course* –, des antisémites notoires rigoler avec des juifs sionistes, des nanas neuneus d'extrême gauche flirter avec des bourrins d'extrême droite, des ânes soraliens se prendre la leçon par des ringards poutiniens eux-mêmes ridiculisés par des céliniens, de jeunes passionnés de littérature assister au témoignage de la famille Lefrère à propos de la découverte de la photographie de Lautréamont, des Brésiliens converser avec des Polonais, des orphelins confesser leur manque de père, la liste est infinie dans un pied de nez gigantesque au déterminisme de l'accroche des atomes... C'est trop souvent que sont confondus le déterminisme et le prédéterminisme, bien sûr... C'est une merveille. Et puis moi, petit bonhomme du Poitou, je me retrouve au milieu de ces tempêtes, avec de nouvelles présences dans ma vie, et de nouveaux alliés absolument abracadabrants, et tous plus adorables et dangereux les uns que les autres – ce serait un bon titre de texte : « mes meilleurs amis sont djihadistes » –, et plus fins encore. Tous les chemins ne mènent plus à Rome mais à la Galerie – ou en Syrie. Le seul lieu vivant en France, c'est chez nous. C'est nous qui faisons la véritable

révolution et honte à ceux qui ne le voient pas, ne le vivent pas et essaient de nous ralentir de mépris ou d'indifférence.

Les ondes frétilent et les téléphones vibrent ! Certains – comme les combattants du 13 novembre – utilisent des *burners* à la manière des dealers de *The Wire*, d'autres vont voler ceux d'autres encore, occupés à se photographier tout et partout, parfois à l'aide de bras télescopiques – comme si leurs petites personnes prévalaient à l'objet derrière eux qu'ils pensaient immortaliser. Nous tapotons tous en même temps, tous les jeunes la tête penchée, on se coupe les ongles pour accéder aux touches ou à l'écran plus aisément, et on y fouille alors, on y fouille rien, comme des archéologues vains s'attaquant à un sol de métal à la truelle et à la pelle. On cherche à déterrer un peu d'espoir peut-être, juste un peu. On cherche à sortir quelque chose en tout cas, c'est certain ! Un grain de quelque chose, en chercheurs d'or. On frappe probablement, comme des brutes en rage, pour trouver ce qui sonne creux là-dessous, c'est familier, une partie, allez... rien qu'un bout. Alors on creuse, on creuse, tous dans des directions variées, avec une maladresse fluctuante et des résultats encore plus incertains. Oh, c'est souvent bien triste, parce qu'ils ne se rendent pas compte. On ne se rend pas compte, le souffle coupé, qu'on ne peut pas être son propre fossoyeur. Et c'est terrible. Beaucoup s'épuisent et en crèvent une seconde fois, ils crèvent de chercher. Ils crèvent parce qu'ils ne sentent pas la vanité de leur quête. Pourtant l'évidence est là : le désespoir rend profanateur de soi-même. C'est ça ! Il n'y a rien d'autre que leurs propres tombes sous leurs pieds ! Ce n'est même pas qu'ils les creusent, leurs fosses, c'est qu'ils y sont déjà morts et enterrés. Alors ce serait tout de même gros qu'on puisse crever puis s'exhumer ensuite... Comme toujours, le crâne qui frotte le sol, avec la gueule et le reste, la bave et le museau entier, ils voient tout noir, ils voient enfin vraiment leur situation qui fane devant eux, et ils deviennent alors aveugles au ciel et au soleil, et aux nuages et à l'horizon. C'est l'horizon qui fait lever le regard de ceux – les choisis – qui comprennent, de ceux qui sont pleins et de ceux qui vont survivre, les rares, c'est l'horizon encore qui les fait atteindre un lâcher-prise qui permet à l'âme de sortir du cercueil cloué par les immondices d'une époque dont ils ne seront plus les victimes. Ils, c'est nous. C'est l'horizon encore qui nous attire en aimant et nous ordonne de saluer les oubliés, ceux à qui nous disons au revoir – adieu.

Cet horizon, c'est notre idéal. L'idéal, c'est un horizon qui ne s'est pas écroulé. L'idéal, c'est un horizon sans brouillard. Chaque homme a un horizon, c'est-à-dire une allégeance. Et certains seulement ont repéré le véritable. Il faut se battre, et très fort, pour souffler le brouillard et le laisser aux autres, à ceux qui ne se battent pas ou trop mal, comme des moulins qui tournent dans le vide ; il est nécessaire d'être un guerrier. Que ceux qui, dans cet infect tourbillon de mort et de fin de civilisation, assis sur le carrefour du cœur de l'Homme, sur la croix, n'ont pas perdu le Nord, offrent la preuve au monde que l'espoir existe parce que l'idée d'idéal et sa concrétisation sont à portée de main. Et tous les vrais guerriers, qu'ils soient artistiques, politiques, religieux, Arabes dans le désert ou isolés en France, nous nous comprenons, parce que nous sommes, encore une fois, frères, et vraiment, parce que nous brûlons d'un même feu. Les actions des uns donnent du courage aux autres. Nous ne partageons pas toujours les mêmes idéaux, ne traversons pas les mêmes tranchées et ne livrons pas la même bataille, mais nous vivons la même guerre. Nous nous battons pour l'horizon.